

An oil painting of a young woman with short brown hair, wearing a white short-sleeved shirt with a red and blue striped collar and dark shorts. She is in a starting crouch, looking directly at the viewer with a serious expression. The background is a textured, warm brown. The title 'UNE FILLE EN OR' is written in large white letters across the center of the image.

PHILIPPE NESSMANN

UNE FILLE
EN OR

Flammarion jeunesse

PHILIPPE NESSMANN

UNE FILLE EN OR

Flammarion *jeunesse*

DU MÊME AUTEUR :

Les Exploits de l'Aéropostale, 2022
Le Voyage de Marco Polo, 2022
Champollion et les trésors d'Égypte, 2022
Sacagawea, une femme indienne, 2021
Lucie Aubrac, résistante, 2021
La Fée de Verdun, 2020
Mission Apollo 13, 2019
Le Tour du monde de Magellan, 2019
Dans la nuit de Pompéi, 2017
Dans les pas de Toutankhamon, 2014
Vers les mers glacées du pôle Nord, 2014
À la recherche du fleuve sacré, 2007

Crédits photographiques : © Library of Congress/
Corbis/VCG via Getty Images ; © Central Press/
Hulton Archive/Getty Images
© Flammarion pour le texte, 2021
© Flammarion pour la présente édition, 2024
82, rue Saint-Lazare – CS 10124 – 75009 Paris
ISBN : 978-2-0804-4480-6

« Ce que la chenille appelle la mort,
le papillon l'appelle renaissance. »

Violette LeBon

Je meurs. J'ai dix-neuf ans et j'ai vécu ma vie à toute vitesse. Comme sur les pistes d'athlétisme. Je courais si vite que je les survolais presque. Et me voilà clouée au sol, écrasée, broyée par des tiges de métal et de bois. Cinquante kilos de douleur. Je n'aurais jamais dû monter dans ce fichu avion. J'aurais dû écouter ma mère. Au lieu de cela, je me suis disputée avec elle et suis partie en claquant la porte. Mourir fâchée contre sa mère, quelle terrible fin ! Je la revois dans sa cuisine, pleine de tendresse. Je revois papa. Je revois notre maison. Il paraît qu'on repasse le film de sa vie juste avant de mourir. Je suis donc en train de mourir.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT

CHAPITRE PREMIER

RETOUR À LA MAISON

Je revois notre maison à Riverdale.

Pour la rejoindre depuis la gare, le plus simple est de prendre la sortie sud, puis de tourner à gauche sous le pont et de remonter la 138^e Rue vers l'est. Notre quartier ressemble à tous les quartiers de la banlieue sud de Chicago : des rues en damier, des maisons en bois plantées au milieu d'une pelouse, des petits immeubles collectifs en brique rouge. Un coin triste à mourir.

Je me revois rentrer à la maison, ce fameux soir d'hiver 1928. J'ai seize ans et je reviens du lycée. De nuit et dans le froid, le chemin depuis la gare est encore plus déprimant que de jour. Notre maison est le petit immeuble en brique de trois étages, à l'angle de State Street. J'insère ma clé dans la serrure, pénètre dans la cage d'escalier et allume la lumière.

Comme d'habitude, j'entends des cris derrière la porte de l'appartement du rez-de-chaussée : « Elle

m'a tapée ! – Non, c'est elle qui a commencé. – Je ne veux pas savoir qui a commencé, séparez-vous ! » Ma grande sœur Evelyn, qui a vingt-sept ans, soit onze de plus que moi, se débat avec ses deux filles, en attendant la naissance de son troisième enfant. Frank, son mari, n'est pas encore rentré du travail.

Je grimpe quatre à quatre les marches jusqu'au premier étage. Avant d'ouvrir la porte, j'entends des cris provenant de l'étage au-dessus. « Range ta chambre ! – Mais elle est rangée ! – Tu appelles ça rangé ??? » Ma grande sœur Jeannette, qui a vingt-neuf ans, se débrouille comme elle peut avec son garçon, en attendant que son mari, Jim, rentre du boulot.

Voilà notre maison : un petit immeuble de trois appartements avec au rez-de-chaussée l'une de mes sœurs et sa famille, au deuxième étage mon autre sœur et sa famille, et en sandwich entre les deux mes parents et moi. J'ouvre la porte.

— C'est toi Betty ?

— Oui m'man.

Je jette mon cartable dans l'entrée, mon manteau sur un siège, et enlève mes chaussures. Dans la salle à manger, la table est déjà mise. Ma mère prépare le dîner dans la cuisine. Ça sent la soupe.

— M'man, tout à l'heure, en sortant du lycée, j'ai...

— Ne laisse pas traîner ton cartable dans le couloir, m'interrompt ma mère. On risque de trébucher. Range-le dans ta chambre !

Bonjour l'accueil ! Je prends mon sac et me dirige d'un pas rapide vers ma chambre.

— Qu'est-ce que tu disais ? me relance ma mère.

— Non, rien... Je vais faire mes devoirs.

Je m'enferme dans ma chambre avec la fâcheuse impression d'être traitée comme si j'avais l'âge de mes neveux...

Une heure plus tard, mon père rentre à la maison. Entre son travail à la banque, ses activités au sein de l'Association des Irlandais de Riverdale et le bénévolat à la paroisse, il n'est pas souvent là. Et quand il arrive, c'est le moment de dîner.

— À table ! crie ma mère.

Je sors de ma chambre, me lave les mains et m'assieds.

— Bonsoir p'pa.

— Bonsoir Betty.

Ma mère sert la soupe et s'assied à son tour.

— Vous avez passé une bonne journée ? demande mon père.

— Comme d'habitude, répond ma mère.

— Moi, il m'est arrivé un drôle de truc, dis-je.

— Ah oui, quoi ?

— Après les cours, je suis allée au club de théâtre du lycée. On répète la pièce de Shakespeare qu'on jouera en fin d'année. Comme c'était une scène un peu difficile, ça a duré plus longtemps que prévu. Du coup, je suis sortie en retard et quand je suis arrivée à la gare de Harvey, le train de 18 h 17 pour Riverdale venait juste de démarrer. Il ne roulait pas encore très vite et les portes arrière étaient ouvertes : le contrôleur n'était pas passé pour les fermer. Alors, j'ai couru pour tenter de le rattraper. Avec mon cartable et mes bottes, je n'allais pas très vite. Le train accélérait, et j'ai accéléré moi aussi. J'étais à bout de souffle en arrivant au bout du quai, mais j'ai réussi à sauter dedans.

— Pour résumer, sourit mon père, tu as failli rater ton train, mais tu l'as eu. Tu parles d'une aventure !

— En plus, renchérit ma mère, tu as pris des risques pour rien. Tu aurais très bien pu prendre le suivant...

— Attendez, c'est pas fini ! Quand je me suis installée dans le wagon, un homme est venu s'asseoir à côté de moi. Sans sa blouse blanche, je ne l'ai pas reconnu tout de suite : c'était M. Price, mon professeur de sciences. Il m'a dit qu'il m'avait regardée courir sur le quai et qu'il avait rarement vu une fille aussi rapide. Il m'a demandé si je faisais de la course à pied. Je lui ai répondu que non... sauf pour rattraper les trains. Il m'a alors dit qu'en plus d'être

prof de sciences, il s'occupait du club d'athlétisme pour les garçons du lycée. Et il était très curieux de savoir à quelle vitesse j'étais capable de courir. Il m'a proposé de me chronométrer demain après les cours. J'ai accepté. Je rentrerai sans doute un peu plus tard.

— Pas de souci, acquiesce mon père avant de changer de sujet, à partir du moment où tu nous préviens à l'avance...

Comment mes parents auraient-ils pu comprendre l'importance de ce train que j'avais failli rater ? À l'époque, moi-même j'ignorais que cette journée banale allait devenir le premier jour de ma « vraie » vie, celle que, sans le savoir, je voulais vivre.

CHAPITRE 2

COUP D'ESSAI AU LYCÉE

Je me revois, le lendemain après les cours, dans les couloirs du lycée.

— Allez, à demain ! dis-je à Brittany, ma meilleure amie.

— Tu ne viens pas au club de latin aujourd'hui ?

— Non, je dois voir M. Price.

— Bah, qu'est-ce qu'il te veut ? Tu es très bonne en sciences...

— Il veut me chronométrer à la course à pied.

— À la course à pied ?

— Oui, il est aussi l'entraîneur du club d'athlétisme.

— Mais... les filles ne font pas de course à pied. Ah, j'ai compris : tu vas mater les garçons ! *Absit reverentia vero*¹, petite menteuse !

— Arrête, t'es bête !

1. Locution latine : « Ne craignons pas de dire la vérité. »

Je sors du bâtiment des lettres, traverse la pelouse centrale et rejoins le bâtiment des sciences. La nuit est déjà tombée et il fait très froid. La Thornton Township High School de Harvey, à cinq kilomètres au sud de Riverdale, est une sorte de campus formé de plusieurs bâtiments en pierre de taille. Je grimpe au deuxième et dernier étage. Le couloir est désert. Enfin presque : avec ses petites lunettes rondes sur le nez, un chronomètre et un sifflet autour du cou, M. Price est debout à l'une des extrémités. Un garçon que je ne connais pas, sans doute un élève de dernière année, est agenouillé à ses pieds.

— Ah, Elizabeth, nous vous attendions !

— Bonjour monsieur Price.

Le garçon se relève, un rouleau de ruban adhésif blanc à la main.

— Elizabeth, dit le professeur, je vous présente Robert Williams, mon assistant.

— Tu peux m'appeler Bob.

— Et tu peux m'appeler Betty.

M. Price désigne l'autre extrémité du couloir.

— Comme il fait trop froid pour courir dehors et que le gymnase n'est pas libre à cette heure-ci, nous allons faire l'essai ici. Nous avons collé un morceau de ruban adhésif à chaque bout du couloir. La distance entre les deux est de cinquante

yards¹. Avez-vous vos affaires de sport avec vous ?

— Oui, j'ai mon short et mes tennis dans mon sac.

— Alors allez vous changer dans la salle de sciences ! Il n'y a personne.

J'en ressors quelques instants plus tard en parfaite petite sportive.

— Savez-vous comment on prend un départ accroupi ?

— Non.

— C'est pas grave, vous partirez debout. Robert vous montrera comment faire. À mon coup de siffler, vous courrez aussi vite que possible. Vous avez des questions ?

— Non.

— Eh bien allons-y !

Alors que M. Price marche jusqu'à l'autre bout du couloir, Bob me montre comment me positionner : jambe gauche en avant et légèrement fléchie, jambe droite en arrière, torse penché en avant avec le poids sur la jambe gauche, bras droit en avant.

— Lorsque le coach sifflera, tu pousseras très fort sur ta jambe gauche pour t'élancer, puis tu courras.

1. Unité de longueur anglo-saxonne. 1 yard = 0,9144 mètre.

Je me mets en place et Bob corrige légèrement ma position. Soudain, un groupe d'élèves sort d'une salle de classe et me jette un œil étonné (eh bien quoi ? vous n'avez jamais vu une fille en short dans un couloir en plein hiver ?), avant de se diriger vers l'escalier. À l'autre bout du couloir, M. Price prend son chronomètre dans une main et son sifflet dans l'autre.

— À vos marques !... Prêt ?... *Trrrrriiit !*

Je m'élance et cours aussi vite que je peux. Les portes des salles de classe défilent sur les côtés. Lorsque je franchis la ligne d'arrivée, je me tourne vers M. Price, qui est penché sur son chronomètre et qui hausse les sourcils.

— Quelque chose ne va pas ? je lui demande.

— Euh... j'ai dû mal déclencher le chronomètre. Pourriez-vous refaire une longueur, s'il vous plaît ?

— Oui, bien sûr.

Je retourne vers Bob en marchant lentement pour reprendre mon souffle. Je me remets en position de départ.

— À vos marques !... Prêt ?... *Trrrrriiit !*

Je bondis et effectue une seconde longueur aussi vite que la première. À mon arrivée, M. Price a toujours la même attitude : il hausse les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Si j'en crois mon chronomètre, vous avez couru les cinquante yards en 6 secondes et 2 centièmes.

— Et ?...

Le visage rond du professeur se fend d'un grand sourire :

— Et c'est bien, fantastique même ! À un dixième de seconde près, c'est le record des États-Unis en intérieur ! Bon, bien sûr, mon chronométrage n'est pas réglementaire, mais c'est un temps exceptionnel, surtout sans échauffement ni entraînement...

M. Price jubile :

— Elizabeth, je vous confirme ce que j'ai senti hier en vous voyant courir sur le quai : vous avez un potentiel incroyable. Il faut absolument que vous fassiez de l'athlétisme. Venez au club et je serai votre entraîneur !

— Mais c'est un club de garçons...

— Eh bien, si vous venez, il y aura aussi une fille. Et une fille qui courra bien plus vite que beaucoup de garçons !

CHAPITRE 3

PRÉPARATIFS À CHICAGO

Je me revois le samedi suivant dans le train de banlieue qui mène à la gare de Randolph Street Station. En temps normal, lorsque je vais à Chicago, je ne peux m'empêcher d'admirer le changement progressif de paysage : d'abord la banlieue avec ses maisons individuelles éparpillées sur les pelouses et ses petits immeubles, puis les bâtiments de pierre qui grandissent et s'élancent vers le ciel, les rues bitumées qui s'élargissent et deviennent des avenues bordées d'arbres, les voitures automobiles, noires et bruyantes, de plus en plus nombreuses, la foule grouillante sur les trottoirs, les magasins chics au pied des immeubles et les restaurants, tous différents. La vie, quoi ! La vraie...

Cependant, ce samedi-là, je ne regarde pas le paysage qui défile de l'autre côté de la fenêtre, mais mon voisin de droite.

— Tu n’as pas eu trop de mal à convaincre tes parents ? me demande-t-il.

Je ne l’avais pas remarqué dans le couloir du lycée, mais Bob est un garçon plutôt mignon, avec son visage allongé, sa bouche finement dessinée, son regard ténébreux et ses cheveux bruns, joliment ondulés. Pour ne rien gâcher, il est grand et sportif : au lycée, il fait partie des équipes d’athlétisme et de football américain.

— Euh... si, bien sûr. Ils ont eu la même réaction que si je leur avais annoncé que je voulais piloter un avion, faire de la boxe ou d’autres trucs de garçon ! « Et ton club de couture ? s’est inquiétée ma mère, tu vas arrêter ? Et le latin, et le théâtre ? »

— En tout cas, tu ne dois pas arrêter le théâtre : je t’ai vue sur scène en juin dernier et tu joues super bien !

Je sens soudain mes joues picoter (pourvu que je ne rougisse pas !).

— Non, je vais continuer. J’ai promis à mes parents que je pouvais tout faire à la fois : garder mes bons résultats scolaires, poursuivre mes activités et faire de l’athlétisme. Et la lettre de M. Price a fini de les convaincre. Quand un professeur vous dit que votre fille est douée – même si c’est pour la course à pied –, vous avez très envie de l’écouter !

De l’autre côté de la fenêtre, les immeubles se sont transformés en gratte-ciel et la ville en fourmilière.

Le train arrive à son terminus dans le quartier du Loop, le cœur de Chicago, coincé entre la rivière du même nom et le lac Michigan. J'enfile mon bonnet et mon écharpe.

— Suis-moi ! me dit Bob. Je vais te montrer où c'est.

Lorsque nous sortons de la gare, je sens le froid polaire m'envelopper tout entière, mes doigts s'engourdissent immédiatement. Nous descendons Michigan Avenue vers le sud puis prenons Monroe Street vers l'ouest. Après une bonne dizaine de minutes de marche, nous nous arrêtons devant une vitrine exposant les vêtements à l'effigie des Chicago Bears et des Chicago Cubs, les équipes locales de football américain et de base-ball. Nous poussons la porte et entrons dans un immense bric-à-brac rempli de raquettes de tennis, de crosses de hockey, de battes de base-ball, de ballons de basket et de foot, de vêtements de sport, de chaussures... Le paradis du sportif !

Bob s'adresse au vendeur :

— Bonjour monsieur, nous voudrions des pointes pour le sprint.

— Bien sûr, quelle est votre pointure ?

— En fait, ce n'est pas pour moi : c'est pour mademoiselle.

— Ah... c'est que... nous n'en avons pas pour les dames...

— Quelle est ta pointure, Betty ?

— 7,5.

— Auriez-vous cette pointure pour les hommes ?

Le vendeur réfléchit :

— Du 7,5 chez les femmes, cela fait du 6 chez les hommes¹. Normalement, c'est la plus petite taille que nous ayons : je vais voir s'il m'en reste une paire en stock.

Le vendeur s'en va dans l'arrière-boutique et en revient avec une boîte à chaussures.

— Vous avez de la chance...

— Je peux les voir ? demande Bob.

Il prend la boîte et en sort une horrible paire de chaussures en cuir noir avec six pointes de métal sous la semelle, à l'avant. Il les inspecte sous toutes les coutures.

— Cela devrait faire l'affaire. Betty, peux-tu t'asseoir sur cette chaise ?

Je m'exécute. Bob s'agenouille et, avant que j'aie eu le temps de faire quoi que ce soit, il me prend le pied droit, retire ma botte et commence à enfiler la chaussure. Une foule de choses me traversent brusquement l'esprit. Mes chaussettes sont-elles propres, archi-propres ? Mon pied doit être trop gros, car Bob a du mal à mettre la chaussure. Le

1. Aux États-Unis, les pointures sont différentes pour les hommes et pour les femmes : une chaussure d'homme de taille 7,5 est plus grande qu'une chaussure de femme de la même taille.

Prince Charmant a certainement eu moins de problème avec Cendrillon. « Bob, quand vous en aurez fini avec mon pied droit, auriez-vous l'obligeance de vous occuper du gauche ? » Aahh, toutes ces pensées me font encore monter le sang aux joues, alerte rouge ! Heureusement, Bob et le vendeur n'ont d'yeux que pour mes pieds et ne remarquent rien.

— C'est bon, se réjouit Bob.

Je regarde mon pied : le cuir le compresse si fort que mes orteils apparaissent en relief...

— Ne sont-elles pas trop petites ?

— Non, c'est normal. La chaussure doit mouler le pied. Si les deux ne font plus qu'un, tu as de meilleures sensations lorsque tu cours, tu sens mieux la piste.

— Ah... Et la semelle n'est-elle pas trop dure ?

— Au contraire, plus elle est rigide, plus elle agit comme un ressort qui t'aide à rebondir à chaque foulée.

Bob me met l'autre chaussure, puis me demande de me lever.

— Comment tu te sens ? Je pense qu'elles sont à la bonne taille.

Je me regarde dans un grand miroir. Ou plutôt : je nous regarde, Bob et moi, dans le miroir. Il est vraiment beau garçon, grand et musclé, l'œil vif, les traits réguliers. Tout ce que j'aime. Moi, à ses côtés,

je me sens... grande et maigre. Une allumette... Sans les fesses ni les seins des pom-pom girls du lycée, ces aimants à garçons ! Il n'y a que mon visage que j'aime bien, ma nouvelle coupe de cheveux au carré, mes yeux en amande et mes dents blanches. Maman me répète souvent que, lorsque je souris, je deviens lumineuse. Alors je souris tout le temps.

— En tout cas, ces chaussures ont l'air de te remplir de joie. Tu les prends ?

— Oui, elles sont moches comme je les aime !

Je les enlève et accompagne le vendeur à la caisse.

Au moment de payer, je prends soudain conscience de la bizarrerie de la situation : je suis une fille qui achète des chaussures d'homme pour faire de l'athlétisme dans un club de garçons...

Le vendeur remarque mon air dubitatif :

— Vous les prenez ?

Je repense alors à la tête qu'a fait le professeur Price en regardant son chrono, et j'essaie d'imaginer celle qu'il ferait si j'améliorais mon temps grâce à ces chaussures.

— Oui, je les prends !

CHAPITRE 4

ENTRAÎNEMENT AU GYMNASÉ

Le lundi suivant, après les cours, je marche d'un pas rapide vers l'inconnu. Enfin, pas tout à fait l'inconnu, puisque je me rends au gymnase du lycée. Mais j'ignore ce que je vais y trouver.

« Des garçons, m'a répété un peu lourdement ma copine Britt toute la journée, des garçons, des garçons, des garçons ! – Arrête, j'y vais pour courir, tu le sais bien. – Oui, courir après les garçons. » Heureusement, je ne lui ai pas parlé de Bob...

En poussant la porte du gymnase, j'ai le même pincement au cœur que lorsqu'on arrive dans une nouvelle école, après un déménagement (je dis ça, mais j'ai toujours vécu dans la même maison...). Au centre du terrain de basket, le professeur Price, en costume de ville, est entouré d'une quinzaine de garçons en survêtement, en train de faire des étirements. Je reconnais Dick et Sean, deux élèves de ma classe, ainsi que Bob. Soudain, l'un des garçons

m'aperçoit, arrête son mouvement et met un coup de coude à son voisin, qui me regarde à son tour. Rapidement, quinze paires d'yeux me dévisagent. Avec un temps de retard, M. Price m'aperçoit enfin.

— Eh bien quoi ? lance-t-il aux garçons. Vous n'avez jamais vu une jeune fille ? Pour ceux qui ne la connaissent pas, je vous présente Elizabeth Robinson, élève de troisième année¹. Elizabeth va nous rejoindre au club d'athlétisme.

Silence dans le groupe. Je n'arrive pas à en déterminer la cause : gêne ? timidité ? mécontentement ? Cela me met mal à l'aise.

— Mademoiselle Robinson, poursuit le professeur, allez vous mettre en tenue dans le vestiaire des filles !

J'obéis et, lorsque je reviens, les garçons éclatent de rire en m'apercevant. Même le professeur Price sourit :

— Les chaussures à pointes, c'est pour la piste extérieure. Ici, ça abîmerait le parquet. Vous avez pris des chaussures de sport ?

— Oui.

— Alors allez les mettre !

Quand je reviens, je me joins au groupe et essaie de faire au mieux les exercices. Comme je n'ai pas

1. Aux États-Unis, le lycée dure quatre ans : les élèves de troisième année sont appelés les « juniors » et ceux de dernière année les « seniors ».

l'habitude de réaliser certains gestes, je suis parfois un peu maladroite. Certains garçons m'observent du coin de l'œil, goguenards. Les autres m'ignorent tout bonnement. Je me demande si j'ai bien fait de venir...

À la fin de l'entraînement, je découvre qu'il y a une petite tradition au club : chaque séance se termine par une course de cinquante yards. Il y a d'abord deux demi-finales, puis la finale des perdants et celle des gagnants. Nous formons donc deux groupes. Les garçons de mon groupe s'accroupissent pour le départ. Moi, ne sachant comment me placer pour un départ accroupi, je préfère rester debout. Dès le coup de sifflet, je prends tellement de retard qu'il m'est impossible de défendre mes chances : je finis bonne dernière de ma demi-finale, puis bonne dernière de la finale des perdants...

Alors que je regagne le vestiaire des filles, le professeur Price me rejoint.

— Elizabeth, j'ai peut-être fait une petite erreur en vous demandant de commencer l'entraînement en cours d'année. Comme vous ne connaissez rien au sprint, vous pouvez difficilement vous intégrer au groupe.

Je suis un peu déçue, mais je sais qu'il a raison : j'ai bien compris que je n'avais pas ma place dans l'équipe.

— Vous voulez que j'arrête ?

— Non, bien sûr que non ! Mais si vous êtes d'accord, j'aimerais vous donner deux ou trois leçons particulières pour vous apprendre les bases de la course à pied. Mercredi, la météo devrait être clémente et nous pourrons aller sur la piste extérieure. Seriez-vous disponible à 15 heures ?

— Euh... oui.

— Alors rendez-vous à 15 heures sur la piste. Et avec les pointes, cette fois-ci !

Le mercredi suivant, le soleil brille. Le temps d'enfiler mon survêtement et mes chaussures de course, j'arrive avec cinq minutes de retard. Le professeur Price m'attend sur la piste de course qui entoure le terrain de football. Détail saugrenu : une truelle dépasse de la poche de son manteau.

— Bonjour Elizabeth, vous êtes en retard.

— Bonjour monsieur. Désolée, j'ai eu du mal à enfiler mes pointes.

— La prochaine fois, il faudra arriver à l'heure. Si vous vous présentez à une course avec une minute de retard, tout ce qu'il vous reste à faire, c'est féliciter la gagnante.

— Je serai à l'heure, promis !

— Alors, par où commencer ?... Vous devez d'abord savoir que les courses se courent sur différentes distances : 50 yards, 60 yards, 100 yards, 220 yards... Et, pour compliquer le tout, lors de

compétitions internationales comme les Jeux olympiques, on n'utilise pas le système de mesures anglo-saxon, mais le système métrique : il y a le 100 mètres, le 200 mètres, le 400 mètres... Mais ça ne vous concerne pas : les femmes ne participent pas aux épreuves olympiques d'athlétisme.

Le professeur se gratte le crâne, parsemé de quelques cheveux ; il a un peu l'air d'un savant fou qui se perd dans ses pensées.

— Bon, tout ça pour dire qu'il existe de nombreuses distances possibles, mais toutes ont en commun ceci : les courses se déroulent en quatre phases. D'abord, le départ, puis l'accélération, la course à pleine vitesse, et enfin l'arrivée. Aujourd'hui, nous allons étudier le départ... Suivez-moi !

Nous nous dirigeons vers une ligne marquée sur le sol. Le professeur se place derrière et sort de sa poche un mètre ruban de couturière, un carnet et un crayon de papier.

— Vous permettez que je prenne quelques mesures ?

— Oui, bien sûr.

Il mesure ma hauteur, la longueur de ma cuisse et de ma jambe, puis se lance dans une série de calculs.

— ... je pose deux et je retiens un, marmonnet-il. Excusez-moi, c'est plus fort que moi. Chassez le

scientifique, il revient au galop !... Vous êtes droitère ?

— Oui.

Le professeur s'agenouille et mesure deux distances à partir de la ligne de départ. Puis il saisit la truelle qui dépassait de la poche de sa veste et se met à creuser deux trous.

— Notez bien la position des trous par rapport à la ligne : la prochaine fois, c'est vous qui les creuserez ! Ils servent à caler les pieds, pour qu'ils ne glissent pas au moment du départ.

— La piste est en terre ?

— Non, c'est de la cendrée, une sorte de mille-feuille avec une épaisseur en terre battue, puis du mâchefer et enfin de la cendre...

Il se relève et me demande de me placer derrière la ligne.

— L'ordre de départ est donné par un homme appelé le starter. Quand il dit « À vos marques ! », vous vous agenouillez, placez vos pieds dans les trous et vos mains juste derrière la ligne... comme ceci.

Le professeur me montre comment me placer.

— Ensuite, lorsque le starter dit « Prêt ? », vous prenez une grande respiration, redressez votre bassin et vous vous penchez en avant. Le poids de votre corps repose alors en partie sur vos bras tendus.

Je fais ce qu'il demande.

— Enfin, au coup de sifflet – dans les compétitions officielles c'est un coup de pistolet –, vous poussez de toutes vos forces sur vos deux jambes, mais un peu plus sur la gauche, pour vous propulser vers l'avant. On fait quelques essais ?

— D'accord !

Je me mets en position.

— À vos marques !... Prêt ?... *Trrrrriiit !*

Je me propulse en avant et bondis. Après une dizaine de pas, M. Price siffle à nouveau et me demande de me remettre en position. Je recommence l'exercice une vingtaine de fois et, chaque fois, le professeur corrige des petites choses. Par rapport au départ debout, c'est une sensation très spéciale : grâce aux pieds plantés dans les trous et aux pointes sous les chaussures, j'ai l'impression d'être ancrée au sol. Puis lorsque je pousse violemment, je jaillis comme un félin ! C'est une incroyable sensation de puissance. Un vrai plaisir !

« Lorsque je dis "Prêt", m'explique le professeur, ne regardez pas la ligne d'arrivée ! Ça vous tord inutilement le cou. Regardez un ou deux mètres devant vous, pas plus loin. »

« Plus explosif, le départ : vous devez être comme un ressort tendu à bloc, qui attend le coup de sifflet pour se détendre brusquement ! »

« Attention, vos doigts ne doivent absolument pas toucher la ligne, sinon le starter vous rappellera à l'ordre. »

« Là, vous êtes partie trop tôt. C'est un faux départ. Si cela se produit, le starter stoppe la course et donne un nouveau départ. Si vous êtes responsable de deux faux départs dans une même course, vous êtes disqualifiée. »

Après trois quarts d'heure, M. Price me dit que l'entraînement est terminé et me donne rendez-vous le lundi suivant, pour une séance dans le gymnase avec les garçons. Je regrette que ce soit déjà fini : j'aurais bien aimé que le professeur me chronomètre sur 50 yards, histoire de savoir si j'ai progressé...

Ce sera pour la prochaine fois.

Le lundi suivant, je suis prête avec dix minutes d'avance : d'abord, parce que je ne veux pas être en retard, ensuite, parce que je suis pressée de m'entraîner.

Les garçons, qui arrivent au compte-gouttes dans le gymnase, se regroupent un peu plus loin et discutent entre eux.

— Tu viens ? dit une voix dans mon dos.

Je me retourne et souris.

— Ah, bonjour Bob. On va où ?

— Rejoindre les autres !

Je le suis jusqu'au groupe de garçons, qui se taisent subitement.

— Bonjour ! leur dis-je.

— Bonjour Betty, répond Dick, celui qui est dans ma classe.

— Salut.

— Salut toi ! lance un garçon blond en prenant une voix particulièrement grave et en me mettant une petite tape dans le dos.

C'est Carl, un élève de dernière année. Je ne comprends pas pourquoi il me salue comme ça. Je sais qu'ils le font entre garçons, mais je n'ai jamais vu un garçon faire ça à une fille. Est-ce qu'il sous-entend que, puisque je fais de l'athlétisme dans un club de garçons, j'en suis moi-même un ? Je ne sais pas comment réagir...

— Bonjour tout le monde.

Ah ! sauvée par le coach !

— Allez, échauffement ! Dix tours de gymnase pour commencer.

Lors de la séance, nous faisons toutes sortes d'exercices. Le coach Price dépose par exemple une vingtaine de cerceaux sur le sol et il faut courir en mettant un pied dans chaque cerceau. Les garçons ne m'adressent pas la parole de toute la séance. Heureusement, Bob est là pour les exercices à faire en binôme.

— Eh bien les garçons, finit par demander le professeur Price, que se passe-t-il aujourd'hui ? Je vous trouve bien silencieux... Est-ce la présence de Mlle Robinson ?

Silence gêné dans le groupe.

— C'est que, finit par lâcher l'un d'eux, on n'est pas habitués... C'est un club de garçons...

— Ça l'était, en effet, jusqu'à l'arrivée d'Elizabeth ! Les vestiaires étant séparés, ce n'est pas un problème.

— Mais monsieur, dit Carl, l'athlétisme est un sport de compétition...

— Oui, et alors ?...

— Alors c'est vous-même qui l'avez dit : pour être bon compétiteur, il faut une volonté de fer, une grande résistance à l'effort et une capacité à endurer la souffrance.

— Choses que, selon vous, les femmes n'ont pas ?

— Bah... non ! En tout cas pas autant que les hommes.

Les autres garçons opinent de la tête.

— Je n'ai pas dit que les femmes n'avaient pas de qualités, nuance immédiatement Carl. Elles en ont même plusieurs que les hommes n'ont pas : elles sont par exemple méticuleuses et délicates.

— C'est pourquoi, toujours selon vous, elles font de la couture et vous de l'athlétisme... Et, lorsqu'elles veulent faire du sport, elles ont le choix

entre la natation, la gymnastique, la danse ou à la limite le tennis et le basket, mais à condition de les considérer comme des loisirs et non comme des compétitions. C'est bien cela ? Elizabeth, qu'en pensez-vous ?

Pourquoi me demande-t-il ça ? Je suis déjà si mal à l'aise face au groupe de garçons. Bien sûr, ce qu'ils disent est complètement stupide, digne d'hommes des cavernes. En les entendant, j'hésite entre leur rentrer dans le lard et fuir pour ne pas être éclaboussée par leur bêtise ! Mais si je veux m'intégrer dans le groupe, je dois faire profil bas...

Les garçons me dévisagent avec mépris.

Devant mon silence, le professeur clôt la discussion :

— Allez, suite et fin de l'entraînement ! En place pour le 50 yards !

Mais je n'ai pas le cœur à me battre et, comme lors du premier entraînement, je finis dernière de ma demi-finale, puis de la finale des perdants.

Alors que, la tête basse, je rejoins mon vestiaire, je repense à la question que m'a posée le professeur. Bien sûr, les femmes sont aussi compétitrices et aussi dures au mal que les hommes ! Elles l'ont prouvé mille fois au cours de l'Histoire : j'aurais dû parler des exploits de l'alpiniste Fanny Bullock Workman, de la championne de tennis Suzanne Lenglen ou de l'aviatrice Amelia Earhart... Pourquoi